

Scène

On ne traite pas
«Le chanteur
de Mexico»
à la légère

À l'Opéra de Lausanne, Emilio Sagi redonne lustre et folie à l'opérette de Francis Lopez. En soignant tous les détails



Retrouvailles
Dix ans après leur première collaboration, Emilio Sagi retrouve Rossy de Palma dans sa production exubérante du «Chanteur de Mexico». PATRICK MARTIN

Matthieu Chenal

Nonobstant sa mine sévère et ses lunettes à écailles, Emilio Sagi est un des grands ordonnateurs de plaisirs lyriques de la planète. Il est demandé autant à San Francisco qu'à Paris, et même en Chine, où il vient d'inaugurer avec Carmen le nouvel opéra de Nankin. Grâce à Eric Vigié, qui l'a connu quand il travaillait au Teatro Real de Madrid, le metteur en scène espagnol a souvent posé sa griffe jubilatoire à Lausanne. Depuis *Giulio Cesare* en 2008, *Le chanteur de Mexico*, à voir dès vendredi et très inspiré pendant les Fêtes à l'Opéra de Lausanne, est

son 7e spectacle. L'an dernier, il avait réglé le dérèglement de tous les sens dans une version hilarante et kitsch des *Mamelles de Tirésias*. À l'aise dans tous les répertoires, Emilio Sagi a le chic pour éviter toute vulgarité dans les registres les plus populaires, tout en jouant avec gourmandise sur le pouvoir du kitsch. L'ancien directeur du Teatro de la Zarzuela, à Madrid, sait de quoi il parle: «Il n'y a pas de genres mineurs, affirme-t-il, il y a des merveilles et des horreurs partout. Il suffit de choisir les meilleures. *Le chanteur de Mexico* est une chose très drôle et très inspirée. Lopez connaît bien le jazz et les rythmes

«Le chanteur de Mexico» est une chose très drôle et très inspirée. Lopez connaît bien le jazz et les rythmes latinos»

Emilio Sagi Metteur en scène

latinos qui étaient exotiques en France à l'époque. L'exotisme aujourd'hui consiste à remonter une telle opérette à grand spectacle! L'Espagnol avait été surpris d'avoir été invité par Jean-Luc Choplin pour monter ce titre une première fois au Théâtre du Châtelet, à Paris, en 2006: «Je ne m'y attendais pas du tout, mais ça m'a fait beaucoup de bien. Pour un metteur en scène, le cabaret ou le music-hall est une nécessité hygiénique. La musique de Francis Lopez procure un grand bonheur au public, ça le change de la routine grise de sa vie. On lui offre deux heures et demie de champagne. Et surtout de folie!»

Exubérance mathématique

En Espagne et dans l'espace latino-américain, la folie est une affaire très sérieuse. Elle se traduit par une exubérance érigée en système. C'est cette folie-là qu'Emilio Sagi a voulu saisir et organiser dans un bar des Asturies à Madrid. Bien qu'elle soit née à Majorque, elle a des origines asturiennes comme moi et nous avons eu tout de suite beaucoup de choses à partager. C'est une femme d'une grande bonté et d'une immense générosité.» Pas étonnant qu'elle ait à nouveau accepté le pari lorsque Sagi remonte le spectacle dix ans plus tard à Madrid et à Lausanne. «Pour cette reprise, nous avons changé un peu l'histoire. Les personna-

ges d'Eva et de Tornada joués par Rossy ont mûri, comme elle.»

Si les décors, signés Daniel Bianco, l'homme qui traduit en images les intuitions d'Emilio Sagi, ont entièrement été refaits à neuf, la vision initiale n'a pas bougé. La représentation déjantée du Mexique prend son origine dans l'explosion de couleurs des tableaux de Frida Kahlo, dans cette «horreur du vide» qui sature les engins coloniaux: «Je préparais ma mise en scène quand j'ai lu le roman *La piel del cielo* de l'écrivaine mexicaine Elena Poniatowska, où elle décrit ces cascades d'anges et de fruits qui dégringolent des autels. Mais elle dit aussi qu'il y a dans ce jaillissement «un ordre décréé par une loi mathématique». L'idée plastique du spectacle vient de cette vision.» Avec son décorateur, Emilio Sagi a donc soigneusement construit sa débauche d'orchidées et de sombres géants: «Sans une précision absolue, le chaos sur scène ne ressort pas.»

Lausanne, Opéra
Ve 22 (20 h), sa 23 (19 h), me 27 (19 h), je 28 (19 h), ve 29 (19 h), di 31 (19 h).
Rens.: 021 315 40 20
www.opera-lausanne.ch



«La machine Jacobs» est truffée de planches originales. DR

Pour le seul amour de l'art «qui ne peut pas tricher»

Soutien
Le Prix Irène-Reymond revient, fidèle à la jeune création romande

Les cheveux courts, des pantalons... Dans les années 20, il fallait oser quitter Lucens pour rejoindre Paris. Il fallait l'amour de l'art et des libertés Irène Reymond l'a fait pour «travailler, travailler, beaucoup travailler». C'est cette volonté de fer qui a conduit la jeune Vaudoise à l'École des beaux-arts et dans les pas du peintre et enseignant André Lhote. C'est l'envie de découvrir qui l'a amenée à oser la diversité, travaillant le collage, l'aquarelle, le modelage, l'huile ou



Artiste, Irène Reymond (1902-1988) a constitué sa Fondation de son vivant. DR

encore la gouache. Et c'est encore ce choix de vie où «on ne peut pas tricher» qui l'a rendue sensible à la difficulté d'être artiste.

Alors la valeur, Irène Reymond (1902-1988) l'a créée de son vivant dans une œuvre saluée par la critique parisienne mais aussi dans la durée, dotant une Fondation qui aujourd'hui encore profite à la jeune création romande. En trente et un ans, plus de 1 million de francs d'aide a été distribué et trois nouveaux lauréats (15 000 francs chacun) viennent de s'ajouter à la liste. La photographe Anne Golaz, qui «projet après projet révèle la cohérence et l'intelligence d'une démarche rare et sensible». La plasticienne et codirectrice de l'es-

pace Tunnel Tunnel à Lausanne Anne Sylvie Henchoz, pour «ses corps relus en tant que construction sociale, formes de désir et de résistance». Le duo Camille Villard & Matthieu Barbezat, qui «en va de par le monde muni de son vocabulaire formel où se jouent sans contradiction des forces opposées». Avant eux, François Burland, Jean Crotti, Olivier Estoppey, Valérie Favre, Francine Simonin et tant d'autres ont bénéficié de cette générosité sans limites. «Les limites, Irène Reymond ne les aimait pas, complète son petit-neveu et président de la Fondation, Philippe Eternod. Le plaisir d'aider, c'était aussi sa liberté.» **F.M.H.**

Repéré pour vous

L'âme de Béjart sur le petit écran

On aurait tort de rater ce soir l'excellent documentaire sur Maurice Béjart que diffuse la RTS, parallèlement aux représentations de *Dixit*, la nouvelle production du BBL à Beau- lieu. Son principal intérêt réside dans la richesse des documents présentés et la diversité des artistes interrogés. On y voit notamment Béjart expliquer les postures de base du *Sacre du printemps*. Pour Tania Bari, la première «élue», Béjart était un «maître»; pour Catherine Richet, un «tortionnaire». Et un «magicien qui envoûtait» pour le scénographe Thierry Bosquet.



«Maurice Béjart – l'âme de la danse» RTS Deux, me 20 déc. (20 h 40)

La petite bible de l'identité suisse s'est faite belle pour ses 10 ans

Identité
Une nouvelle édition de «So Sweet Zerland» voyage à travers les icônes helvétiques

Saviez-vous que le gruyère tient son nom d'un oiseau? Que l'invention du collant à culotte intégrée a été fomentée par la maison zurichoise Foggl? Que la cellophane, conçue en 1908 à Zurich par le bon Jacques Edwin Brandenberger, tient son nom de «cellulose» et de «diaphane»? Pour parfaire ses connaissances helvétiques, rien de mieux que de se plonger dans *So Sweet Zerland*.

Pour la dixième année, Xavier



Le car postal, symbole absolu de la suisse. DR

Casile, «Parisien d'origine carougeoise», sort une édition de son facétieux «petit livre rouge des grandes icônes suisses».

Du glacier d'Aletsch à Zweifel en passant par Kuoni ou le Jet d'eau, on y retrouve, par ordre alphabétique, marques, symboles et héros nationaux qui font la Confédération helvétique. On y apprend que si l'ours a grillé la politesse au chamois sur les armoiries de Berne, c'est que Berthold V, fondateur de la ville, a abattu un plantigrade sur la presqu'île de l'Aar. L'ouvrage révèle aussi que la bière Cardinal a été ainsi baptisée à cause du chapeau rouge à glands propre à cette haute fonction ecclésiastique. En 1890, en effet, l'évêque de Fribourg reçoit

des mains du pape Léon XIII le symbolique galurin: la Brasserie Blancpain mitonne une cervoise spéciale pour l'événement, la bière du Cardinal. Laquelle a tant de succès que l'entreprise prend son nom. *So Sweet Zerland* propose, en cent chapitres, une foule d'anecdotes instructives et charmantes sur la nation à la croix blanche. A feuilleter au mazot, entre la raclette et la Williamine.

Irène Languin



Xavier Casile «So sweet zerland», 200 p Good Heidi Production

Plongée dans la machinerie et l'univers de «Blake et Mortimer»

Bande dessinée
Un passionnant essai se plonge dans les créations de Jacobs, sous l'angle des beaux-arts, de la philosophie et des sciences humaines

By Jove! Trente ans après sa mort, la cote d'Edgar P. Jacobs n'a jamais été aussi haute auprès des collectionneurs et des amateurs de bande dessinée. L'auteur de *Blake et Mortimer*, décédé en février 1987 dans la solitude de sa résidence du Bois-des-Pauvres à Lasne, en Belgique, fait partie des auteurs les plus mis en avant sur le marché du neuvième art... lui qui écoulait ses albums avec parcimonie de son vivant. Célébré, encensé, Jacobs méritait bien une analyse approfondie de l'ensemble de son œuvre. Celle-ci se présente sous forme d'un livre à la maquette classique, dans lequel un texte érudit (mais parfaitement abordable) fait pendant à une riche iconographie. Le cadeau de Noël idéal.

Disparu au printemps 2015, l'écrivain et critique d'art belge Pierre Sterckx signe le texte de *La machine Jacobs*, un essai placé sous l'angle des beaux-arts, de la philosophie et des sciences humaines. Belle plume que celle de cet ancien directeur de l'École de recherche graphique, à Bruxelles, ami d'Hergé et défenseur de la première heure du pop art en Europe. S'il chérissait des artistes tels que Chardin ou Magritte, à qui il a consacré un CD-ROM - le premier dédié au peintre surréaliste belge -, ce collaborateur de *Beaux-Arts Magazine* appréciait la BD. Et savait en parler.

Évitant une approche trop historique ou franchement documentaire, Sterckx construit son discours critique sous différents

angles, analysant finement, entre autres, le rapport de la couleur, du dessin et du texte chez Jacobs, la place de l'opéra dans son œuvre ou la gémellité entre Blake et Mortimer. «On peut juger un dessinateur sur son discernement, la façon dont il impose son trait aux surfaces indéfinies», écrit-il, avançant que Jacobs «tranche les surfaces à la façon des graveurs sur bois et des peintres modernes comme Fernand Léger ou Picasso». Arguant que le trait de l'auteur du *Mystère de la grande pyramide* ou de *La marque jaune* présente une grande complexité, il note que «son dessin est turbulent! Sa mise au net se nourrit de ses crayons, qui sont essentiellement chaotiques.» À vérifier au cours des près de 200 pages de *La machine Jacobs*, truffées de planches originales magnifiquement reproduites, de croquis préparatoires rarement vus, de cases de coloriage ou d'agrandissements de cases pertinents. Un must.

Les amateurs de *Blake et Mortimer* se feront aussi offrir la réédition sous coffret de *L'affaire Francis Blake*. Initialement paru en 1996, cet album scénarisé par Jean Van Hamme et mis en images par Ted Benoit est le premier d'une fructueuse série de reprises. Dans cette édition spéciale, on découvre en bonus quantité d'esquisses et de croquis, ainsi qu'un ex-libris reprenant la couverture de l'ouvrage original, avec une nouvelle et superbe mise en couleurs. Indispensable aux fans. **Philippe Muri**

La machine Jacobs
Pierre Sterckx,
Ed. Blake et Mortimer, 184 p.
L'affaire Francis Blake
Van Hamme et Benoit,
Ed. Blake et Mortimer, 96 p.